



CLASSIQUES  
GARNIER

BOUCHET (Florence), « Souvenir traumatique et mémoire salutaire. La bataille d'Azincourt chez les auteurs français du xv<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes / Journal of Medieval and Humanistic Studies*, n° 39, 2020 – 1, p. 391-416

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10742-2.p.0391](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10742-2.p.0391)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2020. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

BOUCHET (Florence), « Souvenir traumatique et mémoire salutaire. La bataille d'Azincourt chez les auteurs français du xv<sup>e</sup> siècle »

RÉSUMÉ – Le désastre d'Azincourt donne à réfléchir sur la manière dont le matériau historique, réélabore par la littérature, entre dans un jeu de (re)construction mémorielle loin d'être neutre. La description plus ou moins circonstanciée de la bataille dégage (et parfois relativise) les faiblesses stratégiques des Français. L'analyse morale sublime l'échec militaire en un *exemplum* à méditer pour se réformer. Quant au retentissement émotionnel de la bataille, il se cristallise dans le deuil des femmes.

MOTS-CLÉS – Guerre de Cent Ans, stratégie militaire, mémoire, émotions

BOUCHET (Florence), « Traumatic memory and salutary memory. The Battle of Agincourt in French authors of the fifteenth century »

ABSTRACT – The disaster of Agincourt provides food for thought on how historical material, reformulated by literature, becomes part of a game of memory (re)construction that is far from neutral. The more or less detailed description of the battle highlights (and sometimes relativizes) the strategic weaknesses of the French. Moral analysis sublimates the military failure into a n *exemplum* to be reflected upon with a view to reform. Meanwhile, the mourning of women crystallizes the emotional impact of the battle.

KEYWORDS – Hundred Years' War, Agincourt, military strategy, memory, emotions

## SOUVENIR TRAUMATIQUE ET MÉMOIRE SALUTAIRE

La bataille d'Azincourt  
chez les auteurs français du XV<sup>e</sup> siècle

Si l'idée de « guerre de Cent Ans » est un concept rétrospectif (forgé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle), les acteurs et témoins de ladite guerre perçurent, au bout de plusieurs décennies, le caractère exceptionnel du conflit franco-anglais. Du côté français, plusieurs défaites retentissantes marquèrent l'opinion : Crécy (26 août 1346) démontrait la supériorité technique des archers et des combattants à pied anglais sur une chevalerie féodale française pourtant plus nombreuse ; Poitiers (19 septembre 1356)<sup>1</sup> se soldait par la capture du roi Jean II le Bon en personne et le forçait à signer le désastreux traité de Brétigny (8 mai 1360). Ces violents coups de semonce n'empêchèrent toutefois pas un nouveau drame militaire : le 25 octobre 1415, contre toute attente, le roi d'Angleterre Henri V triomphait aisément des Français qui lui coupaient la retraite vers Calais après la prise d'Harfleur. Maints auteurs allaient relater la « dure journée<sup>2</sup> », la « maudicte journée / douloureuse<sup>3</sup> », « la do(u) loureuse journée<sup>4</sup> », la « piteuse et tres douloureuse journée<sup>5</sup> », « la

---

1 Sur le retentissement littéraire de cette bataille, voir F. Autrand, « La déconfiture. La bataille de Poitiers (1356) à travers quelques textes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », *Guerre et société en France, en Angleterre et en Bourgogne à la fin du Moyen Âge*, éd. P. Contamine, C. Giry-Deloison et M. Keen, Lille, Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, 1991, p. 93-121.

2 Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII*, ms. BnF fr. 5054, fol. 12<sup>r</sup>.

3 *Le Livre des quatre dames*, v. 541-542, dans Alain Chartier, *Poèmes*, éd. J. Laidlaw, Paris, UGE, 1988, p. 58.

4 *Livre de la Thoison d'or*, dans Guillaume Fillastre, *Ausgewählte Werke*, éd. M. Prietzel, Ostfildern, Thorbecke, 2003, p. 269 ; « ceste doulereuse journée » dans les *Mémoires* de Pierre de Fenin, prévôt d'Arras (*Mémoires des règnes de Charles VI et de Charles VII, 1407-1425*, éd. N. Desgrugillers-Billard, Clermont-Ferrand, Paleo, 2009, p. 56).

5 *La Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, éd. L. Douët-d'Arçq, t. III, Paris, Renouard, 1859, p. 123. Ici et dans d'autres citations *infra*, je supprime l'accent grave (ici, « très »)

maleureuse bataille<sup>6</sup> ». Un tel épisode n'offrait pas seulement une riche et problématique matière à relation historiographique ; très vite, Azincourt devint une référence exemplaire, une source d'enseignement et de réflexion morale sur le comportement de la chevalerie française. On dressera ici le bilan du côté français<sup>7</sup>, à partir d'un corpus de textes qui ne se limitera pas aux chroniques ; l'événement a servi de référence dans d'autres genres littéraires (traités, romans, poésies, journaux, débats<sup>8</sup>).

### LA MÉMOIRE DES HAUTS FAITS

Avant d'en venir à Azincourt, il convient de rappeler brièvement la fonction éthique et mémorielle traditionnellement assignée à la consignation des exploits guerriers et des aventures chevaleresques. Le discours de la gloire, associée à la mémoire, nourrit tout une toponymie exordiale. Selon le chroniqueur Jean le Bel, « l'histoire est si noble, ce m'est advis, et de si gentile proesse, qu'elle est bien digne et merite d'estre mise en escript pour le en memoire retenir au plus prez de la verité<sup>9</sup> ». Jean Froissart, qui poursuit la relation historiographique de la guerre de Cent Ans entamée par Le Bel, écrit :

Afin que les grans mervelles et li biau fait d'armes, liquel sont advenu par les gerres de France et d'Engleterre et des roiaulmes voisins, conjoins et ahers avoecques euls, dont li roi sont cause, soient notablement enregistré, et ou temps present et a venir, veu et congneu<sup>10</sup>.

---

et réserve l'accent aigu au « e » tonique final.

- 6 Alain Chartier, *Le Quadriologue investif*, éd. F. Bouchet, Paris, Champion, 2011, p. 45.  
 7 Du côté anglais, la victoire est devenue une sorte de mythe patriotique ancré jusqu'à nos jours dans la mémoire collective ; voir R. C. Woosman-Savage, « Agincourt, Agincourt ! Know ye not Agincourt ? », *D'Azincourt à Maignan. Chevaliers et bombardes, 1415-1515*, éd. A. Leduc et al., Paris, Gallimard / Musée de l'Armée, 2015, p. 126-135.  
 8 Je mentionnerai aussi occasionnellement le chroniqueur bourguignon Jean Le Fèvre de Saint-Rémy, qui combattit du côté anglais.  
 9 *Chronique de Jean le Bel*, éd. J. Viard et E. Déprez, Paris, Renouard, 1904, t. I, p. 2. Le Bel relate les années 1326-1361.  
 10 Froissart, *Chroniques*, livre I, éd. G. T. Diller, Genève, Droz, 1972, p. 35. C'est la 3<sup>e</sup> rédaction, vers 1400, du livre I ; la première version n'hésitait pas à prétendre mettre les faits « en memoire perpetuelle » (éd. J. A. C. Buchon, Paris, 1837, p. 1).

## Le chroniqueur

suppose que, depuis la creation dou monde et que premierement on se commença a armer, on ne trouveroit en nulle histore tant de mervelles ne de grans fais d'armes comme il sont venu ens ou temps et termes des guerres dessus dittes, tant par terre que par mer<sup>11</sup>.

Froissart semble estimer avoir de la chance d'être le contemporain d'une guerre aussi exceptionnelle, qui lui fournit de quoi raconter à son public princier. À la fin de son prologue, le *topos* de la *translatio imperii* résume une histoire de la prouesse, illustrée de nation en nation au fil du temps ; cette *translatio virtutis* doit servir d'exemple aux jeunes gens désireux de bien faire : « je ai un petit tenu le degré de Proesce a la fin que tout baceler qui ainment les armes s'i puissent exemplier<sup>12</sup> ».

Cette fonction exemplaire n'est pas réservée aux chroniques. L'autorité didactique des récits chevaleresques de la fin du Moyen Âge s'appuie volontiers sur les « faits des anciens » entérinés par les siècles<sup>13</sup>. Les biographies chevaleresques consacrées à des héros plus récents, tels le *Gilles de Chin* en prose ou le *Livre des faits de Jacques de Lalaing*, sont données en « exemple aux nobles et vertueux hommes du temps present<sup>14</sup> ». Le *Livre des faits de Boucicaut* (ca. 1406-1409) met en avant que

c'est chose couvenable que en memoire authentique soient mis les bons et leur nom auctorisé, affin que ceulx qui tendent a honneur puissent prendre exemple de bien faire, pour attaindre au loyer de bonne renommee qui est deue a ceulx qui le desservent<sup>15</sup>.

La fonction mémorielle de tous ces textes est essentielle : dans l'éthique médiévale (chez des penseurs comme Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin en particulier), la mémoire est conçue comme partie de l'une des vertus cardinales, la Prudence ; elle permet l'établissement d'un

11 Froissart, *Chroniques*, p. 36.

12 Froissart, *Chroniques*, p. 39.

13 Voir les exemples cités dans F. Bouchet, *Le Discours sur la lecture en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : pratiques, poétique, imaginaire*, Paris, Champion, 2008, p. 67-69.

14 *Messire Gilles de Chin, natif de Tournesis*, éd. A.-M. Liétard-Rouzé, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 75 ; *Le Livre des faits du bon chevalier messire Jacques de Lalaing*, dans *Œuvres de Georges Chastellain*, éd. J. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1866, t. VIII, p. 2.

15 *Le Livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit bouciquaut*, éd. D. Lalande, Genève, Droz, 1985, p. 8-9.

jugement moral, critère de l'agir<sup>16</sup>. L'écriture, en tant que mise en ordre des faits (Froissart affectionne le terme *ordonnance*<sup>17</sup>), donne sens et indique une direction à suivre.

De manière cruciale, la guerre de Cent Ans, en infligeant plusieurs terribles échecs à la noblesse chevaleresque française, remettait en question son prestige et ses prérogatives. Dans ce contexte, tout un pan de la littérature (romans chevaleresques, dérimages de chansons de geste), d'abord adressé à un public aristocratique, visait à en restaurer l'image et à provoquer en ses rangs un sursaut d'héroïsme. Non sans ambivalence toutefois : l'emprise du sentiment romanesque sur les comportements a souvent été dénoncée comme l'un des facteurs explicatifs des défaites militaires<sup>18</sup>. Le désir d'héroïsme s'est soldé en audaces inconsidérées, payées au prix fort sur le champ de bataille. Quant au pragmatisme efficace d'un Bertrand du Guesclin, qui préféra les sièges méthodiques, les actions ciblées voire les ruses aux lourdes batailles rangées, il ne fit pas vraiment école, quand bien même le connétable de Charles V fut célébré comme le dixième Preux.

Alors comment réagir quand une déroute militaire contrevient à la belle *ordonnance*? Jean le Bel estime que l'issue funeste de la bataille ne doit pas occulter les comportements individuels :

on doibt bien tenir tous ceulx a proeuz, lesquels en celles batailles si crueuses et perilleuses, dont il y en a eu plusieurs, ont osé demourer jusques a la desconfiture, souffisaument faisans leur debvoir. [...] la fortune est tantost tournée d'un costé ou d'aulture; mais tousjours a de mielx faisans les ungs que les autres, si les doibt on bien recorder en nommant qui les scet<sup>19</sup>.

La prouesse existe donc même dans la défaite. N'oublions pas non plus que plus d'une chanson de geste relate une terrible défaite ; qu'on songe aux morts sublimes de Roland dans la *Chanson de Roland* ou de Vivien

16 Voir F. A. Yates, *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975, chap. III et IV ; M. Carruthers, *The Book of Memory. A Study of Memory in Medieval Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 9, 65 ; J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 130-148.

17 Voir L. Foulet, « Étude sur le vocabulaire abstrait de Froissart : *ordonnance* », *Romania*, 67, 1942-1943, p. 145-216.

18 Voir J. Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1980, chap. 7 ; M. Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval. Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leyde, Brill, 1988, chap. 1.

19 *Chronique de Jean le Bel*, p. 3.

dans la *Chanson de Guillaume*. Les exploits les plus désespérés (pour paraphraser le poète) seraient-ils les plus beaux ?

Pourtant la longueur du conflit franco-anglais pèse sur les cœurs ; à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le poète Eustache Deschamps, qui a vu se succéder quatre rois de France, adopte fréquemment une posture de témoin désabusé :

Las! Que j'ay veü de tribulacion,  
De tempestes et de mortalitez,  
De haïnes, de peuples mocion,  
De grans orgueilz et de grans vanitez,  
De traïsons et de crudelitez,  
Puis l ans, et vengeance soudaine,  
Conflis de roys en France et en Espagne  
Pour nos pechiez, et universel guerre  
Pour le debat de France et d'Angleterre,  
Païs ardoir, tout detruire a la ronde  
Pour convoitier et seignourie acquerre!  
C'est tout neant des choses de ce monde<sup>20</sup>.

L'accumulation de substantifs dysphoriques puis d'infinitifs crée un effet d'accablement. La guerre n'a que cinquante ans (v. 6) mais on perçoit déjà son caractère exceptionnel, exprimé par l'hyperbole « universel guerre ». Le refrain, inspiré de l'Écclésiaste, rappelle la vanité de toutes choses. Nulle place pour l'héroïsme, la gloire ; la guerre est la résultante haïssable de causes politiques (conflits de rois) et morales (péchés). Le moraliste dénonce « les temps desordonnez » dans l'envoi du poème (v. 61).

C'est à l'aune de la tension entre l'idéalisme chevaleresque et le pessimisme moral que l'on peut analyser les différentes évocations de ce désastre français que constitua la bataille d'Azincourt.

---

20 Première strophe de la ballade (chant royal) MCXXIV (n° 154 dans Eustache Deschamps, *Anthologie*, éd. C. Dauphant, Paris, LGF, 2014). Commentaire de ce poème dans *Eustache Deschamps en son temps*, éd. J.-P. Boudet et H. Millet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, p. 94-96.

## DÉCRIRE LA BATAILLE

Azincourt marqua d'emblée les esprits : le « Bourgeois » de Paris ne tarda pas à consigner dans son *Journal*<sup>21</sup> le bilan de la terrible bataille. Bien qu'il fût d'obédience bourguignonne et que précisément le duc de Bourgogne n'eût pas participé à la bataille, il discerne un événement capital : « Oncques, puis que Dieu fut né, ne fut faite telle prise en France par Sarrasins ni par autres ». La mention des Sarrasins<sup>22</sup> convoque l'horizon épique des croisades et des chansons de geste, ce qui, avec l'hyperbole temporelle renvoyant à la naissance du Christ, magnifie l'événement.

Beaucoup ayant déjà été écrit sur les circonstances et le déroulement de la bataille<sup>23</sup>, on ne rappellera ici que les paramètres essentiels permettant de comprendre comment une bataille donnée pour gagnée d'avance vira au fiasco. Écrites plus ou moins longtemps après l'événement par des auteurs plus ou moins bien informés et diversement intentionnés, les descriptions de la bataille concordent sur la trame générale de la journée mais varient quant au détail.

Tous s'accordent, quoique dans des proportions variables, sur la supériorité numérique des Français. Ils étaient deux fois plus nombreux que les Anglais<sup>24</sup> selon le Bourgeois de Paris<sup>25</sup>, quatre fois plus

21 Probablement pas écrit au jour le jour toutefois : il s'agit plutôt de mémoires, pour la rédaction desquelles le « bourgeois » (plutôt un clerc, probablement) a utilisé d'autres sources écrites ou orales : voir *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. C. Beaune, Paris, LGF, 1990 ; citation p. 88.

22 *Le Pastoralet* présente aussi le choc des armées comme celui de « Crestienté sus payennie », éd. J. Blanchard, Paris, Presses universitaires de France, 1983, v. 6442-6446. Ces formules sont également dictées par le souvenir cuisant de l'écrasement des croisés par les Turcs à Nicopolis en 1396.

23 Parmi une bibliographie abondante, signalons : P. Contamine, *Azincourt*, Paris, Julliard, 1964 ; D. Paladilhe, *La bataille d'Azincourt*, Paris, Perrin, 2002 ; A. Curry, *The Battle of Agincourt : Sources and Interpretations*, Woodbridge, Boydell, 2000 ; A. Curry, *Agincourt : A New History*, Stroud, Tempus, 2005 ; J. Keegan, *Anatomie de la bataille : Azincourt 1415, Waterloo 1815, la Somme 1916*, traduit de l'anglais par J. Colonna et A. Bourguilleau, Paris, Perrin, 2013 ; V. Toureille, *Le drame d'Azincourt : histoire d'une étrange défaite*, Paris, Albin Michel, 2015 ; *Bataille d'Azincourt, Le Moyen Âge*, n° hors série 22, 2007 ; *Autour d'Azincourt : une société face à la guerre (v. 1370-v. 1420)*, éd. A. Marchandisse et B. Schnerb, *Revue du nord*, hors série Histoire n° 35, 2017.

24 En outre, les Anglais étaient fatigués par la marche, mal nourris et en proie à la dysenterie.

25 *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 87-88.



selon le Religieux de Saint-Denis<sup>26</sup> et Thomas Basin<sup>27</sup>, six fois plus selon Enguerrand de Monstrelet<sup>28</sup>, dix fois plus selon la *Chronique de Ruisseauville*<sup>29</sup> et *Le Pastoralet*<sup>30</sup>. Michel Pintoin fait dire à Henri V qu'il dispose de 12000 archers<sup>31</sup> ; Monstrelet avance 13000 archers<sup>32</sup>. Gilles le Bouvier, héraut de Berry, estime les troupes anglaises à 1500 chevaliers et écuyers et 16 à 18000 archers<sup>33</sup> ; l'*Histoire de Charles VI* affirme que le roi d'Angleterre était accompagné « de quelque quatre mille hommes d'armes, et bien de seize à dix-huict mille archers, à pied, et autres combatans<sup>34</sup> ». L'historien Jean Favier avance aujourd'hui des chiffres moindres : les Anglais auraient débarqué sur l'embouchure de la Seine en août 1415 avec « deux mille hommes d'armes, six mille archers, peut-être douze mille hommes en tout », ce qui suffisait à en faire « une armée de conquête<sup>35</sup> » – de quoi il faut déduire les pertes subies lors du siège d'Harfleur.

Quels que soient les chiffres exacts, la supériorité numérique écrasante donnait *a priori* les Français pour vainqueurs. Or la journée se solda par la victoire paradoxalement facile des Anglais. La *Chronique de Ruisseauville* souligne la rapide pénétration des soldats anglais dans les rangs français : « les englés entrèrent ens et passerent l'avant garde, le bataille et l'arriere garde ; et ne dura pas le bataille demi heure qu'elle ne fut toute deconfitte ou tout tuet ou tout pris<sup>36</sup> ». Le chroniqueur de

26 Le Religieux de Saint-Denis, *Chronique du règne de Charles VI. Tome VIII (1415-1418)*. Azincourt, trad. du latin par L.-F. Bellaguet, Clermont-Ferrand, Paleo, 2008, p. 35.

Je désignerai désormais cet auteur par son nom, Michel Pintoin. Son témoignage est d'autant plus intéressant que ses fonctions d'historiographe officiel lui ont donné accès à des documents confidentiels émanant de la chancellerie royale.

27 Thomas Basin, *Histoire de Charles VII*, éd. et trad. Ch. Samarain, Paris, Les Belles Lettres, 1964, vol. I, p. 39 (texte original en latin) ; p. 45 le rapport monte à un contre dix.

28 *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, p. 104.

29 *Chronique de Ruisseauville*, dans G. Baquet, *Azincourt*, Auxi-le-Château, Édition de l'auteur, 1977, p. 94. La bataille n'a pas été d'emblée systématiquement référée à Azincourt ; Ruisseauville est une localité voisine.

30 *Le Pastoralet*, v. 6558-6561.

31 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 36.

32 *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, p. 106.

33 *Chronique de Gilles le Bouvier, Héraut de Berry*, dans Baquet, *Azincourt*, p. 99.

34 *Histoire de Charles VI*, dans Baquet, *Azincourt*, p. 101 ; l'attribution ancienne à Jean Juvénal des Ursins, un temps mise en doute par Peter Lewis, semble aujourd'hui réhabilitée. Au demeurant, cette histoire suit la trame d'une traduction de la *Chronique* de Michel Pintoin.

35 J. Favier, *La Guerre de Cent ans*, Paris, Fayard, 1980, p. 438.

36 *Chronique de Ruisseauville*, p. 94.

Berry détaille la disposition des troupes plus que le combat lui-même, pour conclure que les Anglais, voyant les Français désorganisés, « les vinrent fierement assaillir, et les desconfirent tres aisement<sup>37</sup> ». Thomas Basin, au bout d'à peine un paragraphe, écrit que « ce fut à bon compte et presque sans peine que la victoire resta aux Anglais<sup>38</sup> ». Martial d'Auvergne avance que l'effectif élevé des Français se révéla source de gêne sur le champ de bataille : « Brief les françoys en si grant nombre / A ceste journee arriverent / Que les ungs s'i faisoient encombre / En nuyasant plus qu'ilz n'aiderent<sup>39</sup> ».

Déroute d'autant plus choquante que la bataille aurait pu être évitée : les Anglais, redoutant la supériorité numérique des Français, firent des offres de trêve le 24 octobre. Basin n'est pas sûr de la réalité de cette offre<sup>40</sup>. Le chroniqueur de Berry dit qu'il est impossible de savoir ce que le roi d'Angleterre proposa exactement, car hormis le duc d'Orléans, tous les autres seigneurs de l'ambassade française furent tués au combat<sup>41</sup>. La *Chronique de Ruisseauville* est, elle, explicite : les Anglais demandaient à pouvoir se retirer à Calais, restituaient Harfleur et les forteresses du Calaisis, et offraient cent mille couronnes, « dont li connetables [d'Albret] ne le vult nient accorder<sup>42</sup> ». Cette offre bien tentante est plus âprement discutée entre les seigneurs français dans l'*Histoire de Charles VI*, mais pour aboutir au mauvais choix : « Finalement fut conclud qu'on les combatroit<sup>43</sup> ». Jean Le Fèvre de Saint-Rémy prétend que Henri V alla jusqu'à offrir « de renoncer au tiltre de la couronne de France<sup>44</sup> ». Quoiqu'il soupçonne le roi anglais de quelque ruse, l'auteur anonyme des *Droits de la couronne de France* insiste sur le refus déraisonnable des Français<sup>45</sup>.

37 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 99.

38 *Histoire de Charles VII*, p. 43.

39 *Vigiles de Charles VII*, ms. BnF fr. 5054, fol. 11<sup>v</sup>.

40 *Histoire de Charles VII*, p. 41.

41 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 98.

42 *Chronique de Ruisseauville*, p. 92-93.

43 *Histoire de Charles VI*, p. 102. Voir aussi Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 35-36.

44 *Mémoires de Saint-Rémy*, dans *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, éd. J. A. C. Buchon, Paris, 1838, p. 399.

45 *Des Droiz de la couronne de France*, dans *Ceuvres de Robert Blondel, historien normand du xv<sup>e</sup> siècle*, éd. A. Héron, Rouen, t. I, 1891, p. 442. Il s'agit de la traduction faite en 1460 par un clerc normand de l'*Oratio historialis* de Blondel (1449).

Le combat devenait inévitable, mais sur un terrain extrêmement défavorable. Les Anglais, explique la *Chronique de Ruisseauville*, s'étaient établis « en dure terre » alors que les Français « entroyent moult parfont de leurs piés » dans un sol détrempé par la pluie<sup>46</sup>. Michel Pintoin précise qu'il s'agit d'un terrain « fraîchement labouré, que des torrents de pluie avaient inondé et converti en une espèce de marais fangeux<sup>47</sup> ». Les Français furent vraiment de piètres tacticiens en se laissant imposer ce terrain bourbeux, particulièrement pénible pour des hommes lourdement équipés, et en choisissant d'aller eux-mêmes à l'assaut d'adversaires campés sur leurs positions. Le terrain étroit empêchait l'avant-garde française de se déployer correctement<sup>48</sup>. Ironie du sort météorologique : selon l'*Histoire de Charles VI*, une éclaircie fit que les Français avaient « le soleil en l'œil<sup>49</sup> ». Ce texte mentionne aussi deux embuscades anglaises, l'une d'archers, l'autre de cavaliers cachés dans les bois environnants, destinées à surprendre les Français « par derriere<sup>50</sup> » ; ce que le chroniqueur bourguignon Jean Le Fèvre de Saint-Rémy dément formellement<sup>51</sup>.

La redoutable efficacité des *longbows* anglais, dès le début de la bataille<sup>52</sup>, est notoire : les rangs serrés des Français offraient une cible facile, et nombre de combattants de l'avant-garde furent fauchés avant d'avoir pu venir au contact de l'ennemi. Michel Pintoin évoque « une effroyable grêle de traits<sup>53</sup> ». Basin amplifie l'image :

Poussant donc d'horribles clameurs, ils commencèrent à tendre leurs arcs de toutes leurs forces et à lancer des flèches sur l'ennemi en quantité telle et en nappes si denses que c'était comme si un nuage eût obscurci le ciel ; et les

46 *Chronique de Ruisseauville*, p. 93.

47 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 38. Voir aussi l'*Histoire de Charles VI*, p. 104, et *Le Pastoralet*, v. 6529-6530, p. 202.

48 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 40.

49 *Histoire de Charles VI*, p. 104-105.

50 *Ibid.*

51 *Mémoires de Saint-Rémy*, p. 398 : « j'ay oy dire et certiffyer pour verité, par homme d'onneur qui a ce jour estoit avec et en la compaignie de roy d'Angleterre, comme j'estoye, qu'il n'en fut riens ».

52 Dans les batailles antérieures tout autant, comme le rappelait Jean de Montreuil peu avant la bataille d'Azincourt dans son traité adressé « A toute la chevalerie » (J. de Montreuil, *Opera*, vol. II : *L'œuvre historique et polémique*, éd. N. Grévy, E. Ornato et G. Ouy, Turin, Giappichelli, 1975, p. 127). L'humaniste français poursuit par une mise en garde sur les futurs dommages que pourraient encore causer ces archers si les Français n'adaptent toujours pas leur tactique.

53 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 40.

flèches étaient si nombreuses que l'on eût dit d'une moisson épaisse sortie subitement du sol. Puis, ils s'avancèrent en tirant vers l'ennemi et lui blessèrent tant de chevaux et d'hommes, en tuant même un bon nombre, que, sans attendre d'en venir aux mains, les Français tournèrent le dos, s'écrasant les uns sur les autres dans leur fuite<sup>54</sup>.

L'auteur de l'*Histoire de Charles VI* disculpe les Français du mouvement de fuite : les archers visaient les chevaux qui, fous de douleur, devenaient incontrôlables :

Et lors lesdits seigneurs de cheval bien hardiment et vaillamment voulurent venir sur les archers, lesquels commencerent à se adresser contre ceux de cheval, et leurs chevaux, bien chaudement. Quand lesdits chevaux se sentirent ferus des fleches, il ne fu oncques en la puissance des hommes d'armes de passer outre. Mais retournerent les chevaux, et sembloit que ceux qui estoient dessus s'enfuissent, et aussi fu l'opinion et imagination d'aucuns, et leur en donnoit on grande charge<sup>55</sup>.

Les Français auraient pu disposer aussi d'armes de trait mais, signale Michel Pintoin, les quatre mille arbalétriers avaient été congédiés<sup>56</sup> ! Il ajoute que les archers anglais, venus au contact de l'ennemi, usaient (ce qui était nouveau) de massues de plomb particulièrement meurtrières<sup>57</sup>. Dans *Le Pastoralet*, qui relate sous l'aspect d'une allégorie pastorale la guerre entre Armagnacs et Bourguignons, les houlettes des bergers se muent en armes acérées<sup>58</sup> : la violence est rendue choquante par la métamorphose guerrière de bergers traditionnellement pacifiques.

Les Français, lourdement équipés, se retrouvèrent en mauvaise posture face à des Anglais plus mobiles car plus légèrement pourvus. Tous les chefs s'étant massés dans l'avant-garde française<sup>59</sup>, une fois celle-ci

54 *Histoire de Charles VII*, p. 43. Voir aussi *Le Pastoralet*, v. 6455-6470. Olivier Renaudeau estime que les archers anglais décochaient ensemble 60 000 flèches par minute : voir O. Renaudeau, « Où l'Europe découvre que la guerre se gagne à pied : la révolution de l'infanterie », *D'Azincourt à Marignan*, p. 42.

55 *Histoire de Charles VI*, p. 102.

56 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 38-39 ; voir aussi *Chronique de Ruisseauville*, p. 93. Au demeurant, les arbalètes sont bien moins performantes que les arcs.

57 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 40.

58 *Le Pastoralet*, v. 6473-6474. Le poète évoque la bataille à grand renfort d'hyperboles épiques.

59 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 99 ; *Mémoires de Pierre de Fenin*, p. 52 et 53.

décimée, le reste de l'armée se trouva totalement désorganisé. Péripiétie du côté anglais : plusieurs chroniques signalent que des Français investirent le campement d'Henri V et pillèrent son trésor<sup>60</sup>.

La journée s'achève en carnage. Le Bourgeois de Paris ne décrit pas la bataille, ce qui donne un tour d'autant plus abrupt à la liste des tués et prisonniers :

Item, tout premierement, le duc de Brabant, le comte de Nevers, freres du duc de Bourgogne, le duc d'Alençon, le duc de Bar, le connétable de France Charles d'Albret, le comte de Marle, le comte de Roucy, le comte de Salm, le comte de Vaudemont, le comte de Dammartin, le marquis du Pont. Ceux-cy nommés furent tous morts en la bataille, et bien trois mille eperons dorés sur les autres ; mais de ceux qui furent pris et menés en Angleterre, le duc d'Orleans, le duc de Bourbon, le comte d'Eu, le comte de Richemont, le comte de Vendôme, le marechal Boucicaut, le fils du roi d'Armenie, le sire de Torcy, le sire de Heilly, le sire de Mouy, [monseigneur de Savoysi] et plusieurs autres chevaliers et ecuyers dont on ne sait les noms<sup>61</sup>.

Selon Pierre de Fenin, « y en mourut sur la place de trois a quatre mille<sup>62</sup> ». Le chroniqueur de Berry fait état de quatre mille chevaliers et écuyers français tués, « outre cinq ou six cens autres gens de guerre<sup>63</sup> ». Les *Vigiles de Charles VII* avancent plus de cinq mille tués<sup>64</sup>. La liste des tués français s'étend sur six pages chez Monstrelet, qui évoque aussi le détail pathétique des cadavres dépouillés par les paysans, qui « demouroient sur le champ tous nudz<sup>65</sup> ». Les corps non récupérés par leurs proches furent enterrés sur place dans trois fosses communes. Les prisonniers français, au nombre de 1500 chez Monstrelet<sup>66</sup>, 2200

60 *Chronique de Ruisseauville*, p. 93-94 ; *Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, p. 109 ; *Mémoires de Saint-Rémy*, p. 401 ; *Mémoires de Pierre de Fenin*, p. 54.

61 *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 88. Bertrand Schnerb précise qu'« il est possible d'établir une liste de plus de 450 noms de représentants de grandes familles nobles tombés à Azincourt » : voir B. Schnerb, « Tournai et Azincourt : l'histoire d'un désastre », *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin, 1375-1445*, éd. L. Nys et D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai, 2007, p. 51-61, ici p. 52.

62 *Mémoires de Pierre de Fenin*, p. 53.

63 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 99.

64 *Vigiles de Charles VII*, ms. BnF fr. 5054, fol. 12<sup>r</sup>. Valérie Toureille estime les pertes françaises à plus de 6000 morts, contre 2000 du côté anglais (*D'Azincourt à Marignan*, p. 18).

65 *Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, p. 121 ; voir aussi *Mémoires de Saint-Rémy*, p. 402.

66 *Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, p. 120.

dans la *Chronique de Ruisseauville*<sup>67</sup>, passent à 14000 dans l'*Histoire de Charles VI*<sup>68</sup>. Chiffres improbables, car seuls furent emmenés en Angleterre les prisonniers les plus éminents, passibles d'une lourde rançon ; Henri V, craignant d'être pris à revers par les Français, ne voulut pas s'encombrer des autres, qu'il fit tous exécuter avant la fin de la bataille<sup>69</sup>.

### UN EXEMPLUM EN NÉGATIF

Les chroniqueurs ont quelque réticence à nommer des fautifs, des responsables. Le connétable de France, le seigneur d'Albret, est en théorie le premier en cause : conseiller militaire du roi et chef de l'armée en son absence, il a commis l'erreur de rejeter l'offre de trêve des Anglais et de se placer à l'avant-garde au lieu de rester en arrière pour commander et coordonner les troupes ; mais il n'est que rarement accusé, peut-être partiellement excusé par sa mort sur le champ de bataille<sup>70</sup>. La défection du duc de Bretagne, qui avait pourtant reçu du roi cent mille livres et la cité de Saint-Malo, est stigmatisée<sup>71</sup>. On s'interroge sur l'absence de Jean sans Peur<sup>72</sup>.

Au-delà de la recherche de coupables individuels, les auteurs sont amenés à une réflexion morale plus essentielle, source d'enseignement pour l'avenir. C'est le comportement collectif des Français qui est interrogé : leurs erreurs tactiques ne sont que le symptôme d'un plus profond aveuglement, d'ordre moral. Françoise Autrand, analysant les relations de la bataille de Poitiers, identifie plusieurs « thèmes moralisateurs dont chaque défaite est un *exemplum*<sup>73</sup> ». On en retrouve facilement quatre dans les textes relatifs à Azincourt.

67 *Chronique de Ruisseauville*, p. 95.

68 *Histoire de Charles VI*, p. 103.

69 Les circonstances varient selon les témoignages : *Chronique de Ruisseauville*, p. 93 ; *Chronique du règne de Charles VI*, p. 41 ; *Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, p. 109 ; *Mémoires de Saint-Rémy*, p. 401 ; Basin, *Histoire de Charles VII*, p. 45.

70 La *Chronique de Ruisseauville* insinue tout de même que le connétable, soupçonné de trahison, fut tué par des seigneurs picards, p. 94.

71 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 100 ; *Histoire de Charles VI*, p. 104 ; Basin, *Histoire de Charles VII*, p. 47.

72 *Histoire de Charles VI*, p. 103.

73 Autrand, « La déconfiture », p. 101.

Tout d'abord « l'orgueil abattu », premier des péchés capitaux, rappelle la formule du *Magnificat* : « *deposuit potentes de sede et exaltavit humiles* ». La référence est transparente sous la plume de George Chastellain qui, à propos des défaites de Crécy, Poitiers et Azincourt, avertit :

Dont l'exemple par trois fois escheu, et qui est trop, doit bien estre perpetuel miroir aux François de fuyr outrecuydance et de congnoistre que Dieu, les hommes et fortune espient et aguettent les orgueilleux pour les infelicer, et les humbles esvigourent et exaulcent<sup>74</sup>.

Martial d'Auvergne en conclut :

Par outrage et presumption  
 Qui les cueurs des orgueilleux ardent  
 Vient toute malediction  
 Et plusieurs batailles s'en pardent<sup>75</sup>.

Persuadés de leur supériorité, les Français ont fait preuve d'outrecuidance<sup>76</sup> et ont sous-estimé l'adversaire. Ils sont allés au combat comme à la fête<sup>77</sup>, ont négligé les préparatifs, « les uns s'en alloient chauffer, les autres s'en alloient se pourmenans, ou faisans repaistre leurs chevaux, ne croyans pas que les Anglois eussent assez d'hardiesse de les venir combattre<sup>78</sup> ». L'orgueil réclame l'honneur : avides de gloriole (ce que les moralistes nomment la « vaine gloire »), tous les princes français voulurent figurer en première ligne<sup>79</sup>. Pétris d'idéalisme chevaleresque, ils espéraient s'illustrer par quelque prouesse mais se laissèrent emporter par un élan inconsidéré. Michel Pintoin écrit que « sept [des] cousins germains [de Charles VI] avaient succombé en faisant des prodiges de valeur<sup>80</sup> », mais la consolation adressée au roi n'est pas exempte de réprobation : ainsi, Antoine de Brabant, frère du duc de Bourgogne, fit preuve d'une « imprudente précipitation » et le duc d'Alençon (Jean I), « emporté par une folle ardeur et par un désir insensé

74 *Chronique*, dans *Œuvres de Georges Chastellain*, éd. J. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1863, t. I, p. 335.

75 *Vigiles de Charles VII*, ms. BnF fr. 5054, fol. 12<sup>r</sup>.

76 Le verbe *cuid(i)er*, qui dénonce une pensée erronée, revient souvent dans les textes : « par trop cuidier, pert l'en victoire », assène l'auteur du *Pastoralet*, v. 6407.

77 *Chronique de Ruisseauville*, p. 95.

78 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 99. Voir aussi Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII*, ms. BnF fr. 5054, fol. 11<sup>r</sup>-12<sup>r</sup>.

79 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 38 ; *Histoire de Charles VI*, p. 104.

80 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 45.

de combattre, [...] avait quitté le principal corps d'armée qu'il était chargé, dit-on, de conduire, et s'était jeté témérairement au milieu de la mêlée<sup>81</sup> ».

Le contraste n'en est que plus saisissant avec la débandade qui s'ensuivit : les fuyards sont presque unanimement dénoncés, même si l'*Histoire de Charles VI* fait valoir que cette fuite n'était pas volontaire (voir *supra*). La condamnation de la fuite est le second thème moral récurrent. « C'était un pitoyable spectacle que de voir comment, les rangs une fois rompus, la confusion s'était introduite dans l'armée française et comment la plupart demandaient leur salut à la fuite<sup>82</sup> », note Thomas Basin. Le comportement des Français se résume à un grand écart fatal entre témérité incontrôlée et manque de combativité.

Les soldats représentent sur le champ de bataille la nation tout entière. Or la troisième raison de la défaite, « c'est la colère divine, provoquée par les péchés de la communauté<sup>83</sup> ». Le retournement de Fortune, relevé par plusieurs auteurs, démontre la puissance de Dieu, qui en est le « souverain arbitre<sup>84</sup> ». Comme bien d'autres, Michel Pintoin ne doute pas que la défaite française ne soit un châtement divin, attiré par la corruption quasi générale des mœurs : quoi qu'il lui en coûte (étant au service de l'histoire officielle du royaume), il développe le sombre tableau des péchés capitaux (et même un peu plus) répandus parmi les trois ordres constitutifs de la société française, et conclut :

Et qu'on n'attribue pas ce malheur à la conjonction de certains astres ou à l'influence de certaines planètes, comme l'ont publié quelques charlatans dans leurs assertions mensongères et extravagantes. C'est le Tout-Puissant, dis-je, qui, poussé à bout par les péchés des habitants, a inspiré aux uns l'audace d'envahir le royaume et aux autres la pensée de fuir<sup>85</sup>.

81 *Ibid.* Les *Mémoires de Saint-Rémy* détaillent l'héroïsme suicidaire d'Antoine de Brabant, arrivé en pleine bataille sans équipement avant ses hommes d'armes : « Si ne les voullut attendre, de haste que il avoit ; et print une des bannieres de ses trompettes, et y fist un pertuis par le milieu, dont il fist cotte d'armes. Ja si tost n'y fust descendu, que tantost et incontinent par les Anglois fut mis a mort » (p. 400). Pour une analyse circonstanciée de cet épisode, voir S. Boffa, « Antoine de Bourgogne et le contingent brabançon à la bataille d'Azincourt (1415) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 72-2, 1994, p. 255-284 ; l'historien pense qu'Antoine fit partie des prisonniers exécutés par les Anglais.

82 Basin, *Histoire de Charles VII*, trad. p. 45. Voir aussi la *Chronique de Gilles le Bowvier*, p. 99 ; *Mémoires de Pierre de Fenin*, p. 53.

83 Autrand, « La déconfiture », p. 102.

84 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 38.

85 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 48-51, ici p. 50. Voir aussi *Histoire de Charles VI*, p. 103 ; *Des Droiz de la couronne de France*, p. 444 (l'auteur lie l'augmentation des vices



Henri V lui-même, dans ses propos rapportés par plusieurs chroniqueurs, met en cause les péchés des Français, responsables de leur chute :

Et adont respondit li rois englés che n'avoit il nient fait ni les englés mais che avait fait Dieu et notre Dame et Monseigneur Saint George et tot par vos pekiet car, dit il, quand vous alez en bataille en orguel et a grant beubanche, violant pucelles, femmes mariees et aultres et ossi desreubant le plat pays et toutes les eglises, et tant comme vous ferez ensi ja Diex ne vous aidera<sup>86</sup>.

Dans le *Débat des hérauts d'armes de France et d'Angleterre*, l'argument providentialiste est détourné : au héraut d'armes d'Angleterre qui cherche à démontrer la supériorité militaire de sa nation en rappelant les victoires anglaises, dont « de neufve memoire la tres grande et honorable bataille de Gincourt », le héraut de France réplique que « Dieu ordonne et dispose des batailles<sup>87</sup> », ce qui est une façon d'amoindrir le mérite de l'adversaire – mais aussi un faux-fuyant, faute d'argument plus percutant...

Dès lors que l'ennemi est la main armée de Dieu, le discours providentialiste reconnaît la valeur de l'adversaire (quatrième *topos*). Les Anglais, à commencer par leur roi, ont bel et bien fait montre de pragmatisme tactique, de bravoure, de discipline<sup>88</sup>. Henri V a su galvaniser ses troupes par de puissantes paroles passées à la postérité<sup>89</sup>. Même après sa victoire, il fait preuve de modestie et de mansuétude en permettant d'enterrer les morts français<sup>90</sup>. Quelques critiques subsistent néanmoins : l'*Histoire de Charles VI* accuse les Anglais, dans leur route entre Harfleur et Calais, de « maux innumérables », ce qui justifie l'intervention des

---

aux années de paix et de prospérité qui ont précédé). Basin rappelle que la mise à sac de Soissons et de son « vénérable monastère » par les Français, un an auparavant, est une faute passible de la punition divine, mais il laisse « chacun [...] libre d'en penser ce qu'il veut », *Histoire de Charles VII*, p. 47.

86 *Chronique de Ruisseauville*, p. 94 ; voir aussi *Histoire de Charles VI*, p. 105 et *Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, p. 111 ; *Mémoires de Saint-Rémy*, p. 402.

87 *Le débat des héraux d'armes de France et d'Angleterre*, éd. L. Pannier et P. Meyer, Paris, SATF, 1897, p. 8 et 17.

88 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 37.

89 *Histoire de Charles VI*, p. 102 et 106 ; Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 36-37 ; Basin, *Histoire de Charles VII*, p. 41-43. La force du discours direct donne du relief à cette harangue, que Shakespeare rendra célèbre dans sa pièce *Henri V*. L'absence du roi français ressort par contraste mais on n'avait pas voulu l'exposer au risque d'une capture comme ce fut le cas de Jean II à Poitiers.

90 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 44.

Français<sup>91</sup> ; l'auteur des *Droiz de la couronne de France* écrit qu'Henri V « moult estoit cault, subtil et cruel en armes<sup>92</sup> ». Mais aucun texte ne fait valoir que tuer à distance à l'aide de flèches est anti-chevaleresque. Même l'exécution des prisonniers français ordonnée par Henri V, contraire au droit chevaleresque, est assez froidement rapportée, dictée par les circonstances (certes mal interprétées par le roi anglais). La formulation de la *Chronique de Ruisseauville* est ambiguë, car on peut comprendre que les Anglais sont désolés de sacrifier des prisonniers dont ils auraient pu tirer rançon : « adont peust on ouïr grans cris et merueilleux tant des englés comme des franchois pour les bons prisonniers que il avoient<sup>93</sup> ». Jean Le Fèvre de Saint-Rémy est plus explicite sur cette réticence plus pécuniaire que morale ; il rejette la responsabilité sur la « maudite compagnie de Franchois » mais ne peut s'empêcher de déplorer ce spectacle « moult pitoyable » « car, de froid sang, toutte celle noblesse franchoise furent la tués et decoupés, testes et visages, qui estoit une merueilleuse chose a voir<sup>94</sup> ».

Outre les quatre *topoi* moralisateurs retrouvés dans notre corpus, la bataille d'Azincourt adresse d'autres leçons et révèle des carences et des tensions peut-être un peu plus spécifiques.

Le sort des prisonniers emmenés en Angleterre donne à réfléchir sur la fragilité de la destinée humaine. Le plus célèbre d'entre eux, toujours nommé en premier dans les listes de prisonniers, Charles d'Orléans, fut « mené en Angleterre jesusne frés chevalier, et tiré après par long decours d'ans, tout gris viellart<sup>95</sup> » en 1440. Sa destinée politique est replacée dans la perspective courtoise dans le roman allégorique de son cousin René d'Anjou, le *Livre du Cœur d'amour épris* (1457) : l'épigraphe<sup>96</sup> accompagnant la description de ses armes accrochées au porche du cimetière de l'hôpital d'Amour le dépeint en amant (on lui a effectivement prêté quelques tendres aventures avec des dames anglaises) mais dans un

91 *Histoire de Charles VI*, p. 101. Selon Basin, les exactions anglaises visaient à forcer les Français au combat (*Histoire de Charles VII*, p. 39).

92 *Des Droiz de la couronne de France*, p. 443.

93 *Chronique de Ruisseauville*, p. 93.

94 *Mémoires de Saint-Rémy*, p. 401.

95 George Chastellain, *Chronique*, t. II, p. 163. L'indiciaire de Bourgogne ajoute : « Cestui, mort en memoire de ses plus prochains, par compassion de son adversaire, le duc bourgongnon, fut tiré hors de prison, marié a sa niepce, et secouru de grans biens ».

96 René d'Anjou, *Le Livre du Cœur d'amour épris*, éd. F. Bouchet, Paris, LGF, 2003, p. 338-340.

contexte morbide, et sans mentionner son œuvre poétique<sup>97</sup>. Charles, dit le vers 1465 de l'épigraphe, fut « mené en servaige » en Angleterre : allusion au « service » amoureux, mais aussi au thème plus grave de la servitude, qui fait écho à d'autres textes désignant les prisonniers d'Azincourt comme des « esclaves », terme d'autant plus choquant qu'il est appliqué aux membres des plus nobles familles de France<sup>98</sup>. Parmi les autres prisonniers, Chastellain évoque le comte d'Eu, totalement ruiné à sa libération<sup>99</sup>. Si le *Livre des faits de Boucicaut* ne mentionne pas la captivité du maréchal (Jean II le Meingre), c'est parce qu'il fut écrit avant 1415.

Azincourt est le théâtre d'un conflit de générations. L'indiscipline et la fougue irréfléchie sont imputables à la jeunesse des princes français engagés dans la bataille, qui n'écouteront pas les conseils avisés de leurs aînés. Certes, le vieux duc de Berry, se souvenant du désastre de Poitiers, préserva la Couronne de France en empêchant le roi et le dauphin de combattre<sup>100</sup> ; mais plusieurs vieux chevaliers avaient en vain désapprouvé cette bataille<sup>101</sup>. Le *topos* moral de l'opposition entre jeunesse inexpérimentée et vieillesse avisée reprend du service. L'inexpérience militaire des princes français<sup>102</sup> sert à charge et à décharge. D'un côté elle stigmatise le manque de clairvoyance tactique de ces jeunes vaniteux, comme le suggère Martial d'Auvergne :

Plusieurs enfans de grant maison,  
Nourriz souef com grain en paille  
Si y laisserent la toison  
Car jamais n'avoient veu bataille.  
Ou fait de guerre estoient nouveaux  
Et leur sambloit, pour leurs poulaines,  
Leurs harnoys, pompes et joyaulx,  
Qu'ilz abatroient les gens en haines [*sic*]<sup>103</sup>.

97 Le duc d'Orléans est devenu un illustre poète *grâce* à sa longue captivité mais fait silence sur Azincourt (tout comme sur sa libération, attendue vingt-cinq ans) dans ses vers : point aveugle, là encore innommable, autour duquel va se cristalliser l'œuvre poétique, comme la perle se forme autour du grain de sable irritant.

98 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 41 ; *Des Droiz de la couronne de France*, p. 443.

99 George Chastellain, *Chronique*, t. II, p. 167.

100 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 98.

101 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 37-38, 45-46, 50.

102 Charles d'Orléans, par exemple, avait été adoubé la veille de la bataille.

103 *Vigiles de Charles VII*, ms. BnF fr. 5054, fol. 11<sup>v</sup>.

D'autre part, cette même inexpérience amoindrit le mérite des Anglais : « L'orgueilleux courage du roy Henry, ne la vaillance de ses Anglois, ne subjuga pas tant nos peres a la journee d'Agincourt [...] comme fist leur inexperience des armes, dont nos peres n'estoient alors que nouveaux apprentifs<sup>104</sup> ».

L'orgueil de classe des princes français laisse apparaître une autre tension, entre les nobles et le peuple. Plusieurs auteurs déplorent que les combattants roturiers, pourtant disponibles, n'aient pas été employés, alors que les Anglais n'avaient pas de telles réticences<sup>105</sup> :

Adonc se combatirent tous les Anglois contre les nobles de France, et ne se combatit point le menu peuple de France. Ainsi les François par ce moïen perdirent la journee<sup>106</sup>.

O povre noblesse françoise gouvernee d'orgueil, conseillere de folle jeunesse, et seduicte par presumpcion ! Tu y mesprisas l'ayde de tes gros varlets, et les vilains d'Angleterre te suffocquerent<sup>107</sup>.

Michel Pintoin souligne la « double honte », pour la noblesse française, de s'être laissée « battre par des gens sans merite et sans naissance<sup>108</sup> ».

L'aristocratie française s'obstinait à ignorer que l'ordre féodal vacillait, entraînant une redistribution des forces sociales dans le pays. Olivier Renaudeau explique que l'incapacité de la noblesse à empêcher la capture de Jean II à Poitiers a « contribué au succès du thème de la participation du peuple au combat » ; il cite la *Complainte sur la bataille de Poitiers*, composée peu après, qui préconise que le roi, « s'il est ben conseillé, il n'obliera mie / Mener Jaque Bonhome en grant compagnie<sup>109</sup> ». Mais ce conseil fut oublié. Après Azincourt, une ballade analogue, insérée dans la chronique de Monstrelet<sup>110</sup>, renvoie « ung chacun » à son « mes-

104 *Des Droiz de la couronne de France*, p. 313-314.

105 L'auteur anonyme de la *Chronique d'un bourgeois de Verneuil* indique que le roi d'Angleterre, pour répondre à l'exigence des Français de ne combattre que des nobles, décida d'anoblir tous ses gens : voir l'édition d'A. Hellot, *Bulletin de la Société de l'histoire de Normandie*, 1880-1883, p. 218. Voir aussi *Histoire de Charles VI*, p. 106.

106 *Chronique d'un bourgeois de Verneuil*, p. 218. Voir aussi *Chronique de Ruisseauville*, p. 93 ; *Histoire de Charles VI*, p. 101.

107 *Des droiz de la couronne de France*, p. 443 (voir aussi p. 442).

108 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 41.

109 O. Renaudeau, « Où l'Europe découvre que la guerre se gagne à pied », *D'Azincourt à Marignan*, p. 42.

110 *Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, p. 123.

tier » (refrain) : le poète, choqué par la paradoxale victoire d'un « feble ennemi » (v. 15), dénonce les manquements de la noblesse et du clergé, tandis qu'« Humble commun obeit et endure » (v. 8-10).

L'aristocratie était d'autant moins clairvoyante qu'elle se déchirait dans la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons depuis 1407. Selon Michel Pintoin, cette division intérieure provoqua l'ire divine en même temps que l'audace anglaise :

Il est notoire pour tous les Français que ce sont les divisions obstinées des princes qui ont inspiré à nos ennemis l'audace d'envahir le royaume. [...] Tous ces crimes et d'autres pires encore [...] ont excité à juste titre la colère de Dieu contre les grands du royaume ; il leur a ôté la force de vaincre leurs ennemis et même de leur résister<sup>111</sup>.

L'*Histoire de Charles VI* rapporte que certains Français, hostiles aux Armagnacs, furent heureux de l'issue d'Azincourt :

A Paris mesmes y en eut, qui en parlerent a leur plaisir, en monstrant signe de joye, en disant que les Armagnacs estoient desconfits, et que le duc de Bourgogne a ceste fois viendroit au dessus de ses besongnes<sup>112</sup>.

La situation du duc de Bourgogne est toutefois ambiguë : le gouvernement armagnac n'avait pas souhaité la présence de Jean sans Peur dans l'armée réunie pour arrêter les Anglais<sup>113</sup>, mais plusieurs de ses proches, parents et vassaux, combattirent et périrent à Azincourt. L'auteur pro-bourguignon du *Pastoralet* oppose la vaillance des « Léonois » (Bourguignons) et la défaillance des « Lupalois » (Armagnacs)<sup>114</sup>. Guillaume Fillastre, chancelier de la Toison d'Or de Philippe le Bon, explique que son maître fut tenu en sûreté à l'écart de la bataille par son père, Jean sans Peur, alors qu'il brûlait d'y participer. Il affirme que le duc Philippe regretta jusqu'à la fin de sa vie « de non avoir esté en ladicte bataille » et estimait qu'il aurait pu infléchir le cours des

111 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 50. Voir aussi *Des Droiz de la couronne de France*, p. 441 ; *Mémoires de Pierre de Fenin*, p. 55 : « Et encore la discension qui estoit entre le duc Jehan de Bourgoingne et les seigneurs du sang royal pargastoit tout ».

112 *Histoire de Charles VI*, p. 103. On voit se profiler là le terrible massacre des Armagnacs par les Bourguignons à Paris en juin 1418.

113 B. Schnerb, *L'État bourguignon, 1363-1477*, Paris, Perrin, 1999, p. 163 ; Boffa, « Antoine de Bourgogne », p. 265.

114 *Le Pastoralet*, v. 6563-6566.

choses : « s'il y eust esté, il lui semble qu'il eust ralyé les nobles du pays et autres, qui par desroy estoient esgarés, et les eust remys en tel ordre que lez ennemis n'en eussent pas reporté victoire sans leur perte<sup>115</sup> ». Même si l'argument participe du panégyrique du duc, il laisse entrevoir combien la division des princes fragilisait le pays tout entier.

Tous ces témoignages, échelonnés à travers le xv<sup>e</sup> siècle, montrent que le souvenir d'Azincourt resta longtemps cuisant pour les Français, et ce d'autant plus que d'anciens échecs auraient dû les prémunir d'un nouveau désastre. Au moins le duc de Berry, « pource qu'il s'estoit trouvé autrefois en [la bataille] de Poitiers<sup>116</sup> », empêcha-t-il le roi de s'exposer au risque d'une capture. Pour le reste, on avait échoué à tirer les leçons du passé, et cela faisait enrager plus d'un auteur<sup>117</sup>. Il s'agissait donc de conjurer l'oubli fatal et d'élaborer, à partir du souvenir traumatique, une mémoire salutaire pour l'avenir. Si Pintoin se fait constamment violence en consignait ce qui fait la honte du royaume, c'est dans l'espoir que son récit serve de leçon<sup>118</sup>. Il écrit en historien mais emprunte, comme l'a montré Bernard Guenée, des accents tragiques pour signaler les pires malheurs<sup>119</sup> :

cédant au juste sentiment de confusion que m'inspire votre conduite, j'aurais enseveli dans un éternel oubli des faits dont le récit convient mieux aux accents de la muse tragique qu'à ceux de l'histoire, si je ne m'étais fait un devoir de transmettre à la postérité les revers aussi bien que les succès de la France<sup>120</sup>.

Cette véhémence apostrophe aux nobles vaincus interrompt le récit de la bataille d'Azincourt pendant un chapitre entier. L'émotion tragique renforce les reproches adressés à des seigneurs qui ont dégénéré de leurs ancêtres. L'auteur des *Droiz de la couronne de France* recourt au même procédé : la longue apostrophe à la « povre noblesse française » (citée

115 *Livre de la Thoison d'or*, p. 269. Mémoire (personnifiée) fait également état du regret de Philippe le Bon dans *Les Expositions sur Verité mal prise* de Georges Chastellain, éd. J.-C. Delclos, Paris, Champion, 2005, p. 54.

116 *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 98.

117 Voir Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 36 ; *Histoire de Charles VI*, p. 101.

118 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 37.

119 B. Guenée, « Tragédie et histoire chez le Religieux de Saint-Denis », *Bibliothèque de l'école des chartes*, 150-2, 1992, p. 223-244. Guenée dénombre dix occurrences du « cliché » tragique et démontre que Pintoin s'est inspiré du *Tragicum argumentum de miserabili statu regni Francie* de François de Montebelluna, écrit en 1357 après la défaite de Poitiers.

120 Michel Pintoin, *Chronique du règne de Charles VI*, p. 43.

*supra*) gifle l'orgueil nobiliaire et ajoute au bilan de la bataille la virulence d'un *pathos* destiné à marquer les mémoires, puisqu'il s'agit là encore d'écrire un miroir du prince pour donner « exemple [aux] successeurs et matière de plus sagement se gouverner es temps avenir<sup>121</sup> ». S'adressant au roi de France, l'auteur conseille : « sur ce devriez assez clèrement vous mirer ou desarroy qui fut en l'armée de France non experte en armes [...] a la journée d'Azincourt<sup>122</sup> ».

L'enseignement à retirer d'Azincourt n'est pas seulement moral mais tactique. La fin de la rubrique du chapitre 17 de la seconde partie du *Jouvencel*, sorte de manuel narratif sur l'art de la guerre, annonce « plusieurs batailles sur terre perdues et gagnées sur lesquelles on peut prendre plusieurs beaux exemples<sup>123</sup> ». Très pragmatique, Jean de Bueil y montre qu'il faut ménager les troupes et s'établir sur une position sûre qui dispense de marcher à découvert<sup>124</sup>. L'auteur des *Droiz de la couronne de France*<sup>125</sup> tire du discours d'Henri V la leçon qu'il faut laisser une issue à l'ennemi afin de ne pas l'acculer à l'héroïsme. Dans le *Quadrilogue invectif*, alors qu'il recourt préférentiellement à des exemples tirés de l'histoire antique et met plus souvent en accusation le Chevalier, Alain Chartier semble cautionner la prudence du Chevalier taxé de pusillanimité lorsque celui-ci fait appel à la fraîche actualité d'Azincourt pour justifier la temporisation si les conditions propices au combat ne sont pas réunies. Le Chevalier en conclut que lui et ses compatriotes ne pourront se libérer du malheur « si non par diligemment travailler et saagement souffrir et chastier nostre hastiveté perilleuse par la sceurté de bonne attrempance<sup>126</sup> ». Pour faire bonne mesure, il ajoute l'antique exemple de Fabius *cunctator* (tiré de Valère Maxime et Tite-Live) qui sut attendre le bon moment pour livrer bataille, car il n'en reste pas moins que Chartier encourage la chevalerie à repousser l'ennemi.

121 *Des Droiz de la couronne de France*, p. 444.

122 *Des Droiz de la couronne de France*, p. 314.

123 Jean de Bueil, *Le Jouvencel*, éd. M. Szkilnik, Paris, Champion, 2018, p. 134-135. La version antérieurement éditée par L. Lecestre (Paris, 1887) y insiste par le doublet « beaulx et bons exemples » (p. 8).

124 *Le Jouvencel*, p. 320. Né en 1406, Jean V de Bueil ne participa pas à la bataille, mais seize membres de sa famille y périrent (père, frères et cousins), comme l'explique son secrétaire Guillaume Tringant dans le *Commentaire* qu'il ajouta à l'œuvre de son maître (*Le Jouvencel*, p. 695).

125 *Des Droiz de la couronne de France*, p. 445 (§ 100).

126 *Le Quadrilogue invectif*, p. 45.

## LE DEUIL DES FEMMES

Azincourt plongea dans le deuil nombre de dames françaises : « En plusieurs lieux de ce royaume y avoit dames et damoiselles vefves, et pauvres orphelins<sup>127</sup> ». Michel Pintoin accroît la charge pathétique :

Partout les nobles dames et demoiselles changeaient leurs vêtements tissus d'or et de soie en habits de deuil. C'était un spectacle à arracher des larmes à tous les yeux, que de voir les unes pleurant amèrement la perte de leurs époux, les autres inconsolables de la mort de leurs enfants et de leurs plus proches parents, mais surtout de ceux qui, en succombant sans gloire, avaient emporté avec eux dans la tombe les noms fameux de leurs ancêtres, ces noms si souvent illustrés dans les combats<sup>128</sup>.

Les textes mettent en avant l'émotion des femmes, quand l'historien peut explorer les conséquences sociales et économiques de « la concentration du patrimoine familial entre les mains d'une héritière<sup>129</sup> » ou les difficultés matérielles des plus démunies. L'émotion des hommes est davantage tue ou sobrement exprimée, surtout lorsqu'il s'agit des dirigeants (le roi de France, le duc de Bourgogne), tenus au contrôle de leurs affects en public.

Parmi les éprouvées, Marie de Berry (1375-1434), fille du duc Jean de Berry : elle perd son gendre Philippe de Bourgogne, divers « cousins », Charles 1<sup>er</sup> sire d'Albret, Antoine duc de Brabant ; sont faits prisonniers son mari Jean de Bourbon (il mourra, toujours captif, en 1434), le fils issu de son second mariage, Charles, comte d'Eu. En outre, son père meurt (de vieillesse) le 15 juin 1416. Christine de Pizan<sup>130</sup> lui adresse, dans la plus pure tradition des consolations philosophiques, l'*Épître de la prison de vie humaine* en 1418. C'est une sorte de sermon où, à grand renfort d'exemples tirés des saintes Écritures, Christine incite la princesse (et toutes celles tombées dans le même malheur) à faire contre mauvaise

127 *Histoire de Charles VI*, p. 103.

128 *Chronique du règne de Charles VI*, p. 47.

129 Schnerb, « Tournai et Azincourt », p. 57.

130 Il faut rappeler que Christine fonde une partie de son autorité littéraire sur son propre statut de veuve. Voir Y. Foehr-Janssens, *La Veuve en majesté : deuil et savoir au féminin dans la littérature médiévale*, Genève, Droz, 2000, p. 264.



fortune bon cœur. À vrai dire, l'essentiel des consolations promises à l'infortunée réside dans la vie après la mort...

*Et in Arcadia ego* : l'irruption de la mort dans le doux monde des bergers du *Pastoralet* prend un relief particulier. Le poète instaure une tension dramatique en évoquant le deuil des femmes avant, pendant et après la bataille :

Mainte bergiere frisque et prousse  
 Sans ami seules demorront ;  
 [...]
 Bergierettes, plorés pour eux  
 Et lamentés en griés clamours,  
 Car vous perdés chy vos amours.  
 Plourés des yex, plourés souvent,  
 Car chy perist ung beau jouvent.  
 [...]
 Et les bergierettes plorans  
 Sont presque de fin doel morans<sup>131</sup>.

L'évocation confond dans un même deuil les différents partis impliqués : « Florentinois » (Français), « Lëonois » (Bourguignons), « Panalois » (Anglais), « Lupalois » (Armagnacs).

La bataille d'Azincourt devient le cadre structurel du *Livre des quatre dames* d'Alain Chartier, où le problème courtois est projeté sur l'horizon immédiat de la guerre, provoqué par elle et évalué en fonction d'elle<sup>132</sup>. Le poème, situé (non explicitement) au printemps 1416, commence par une méditation du poète-narrateur amoureux sans espoir et mélancolique face à la *reverdie* printanière au cours d'une promenade. C'est là, dans un

131 *Le Pastoralet*, v. 6572-6573, 6580-6584 et 6625-6626.

132 Sur ce long poème de 3531 vers, voir notamment : B. K. Altmann, « Alain Chartier's *Livre des Quatre Dames* and the Mechanics of Allegory », *Chartier in Europe*, éd. E. Cayley et A. Kinch, Cambridge, Brewer, 2008, p. 61-72 ; R. Blumenfeld-Kosinski, « Two Responses to Agincourt : Alain Chartier's *Livre des quatre dames* and Christine de Pizan's *Epistre de la prison de vie humaine* », *Contexts and Continuities. Proceedings of the IVth International Colloquium on Christine de Pizan (Glasgow 21-27 July 2000), published in honour of Liliane Dulac*, éd. A. J. Kennedy et al., Glasgow, University of Glasgow Press, 2002, vol. I, p. 75-85 ; D. Delogu, « Le *Livre des quatre dames* d'Alain Chartier : plaintes amoureuses, critiques sociales », *Le moyen français*, 48, 2001, p. 7-21 ; T. Van Hemelryck, « Le *Livre des quatre dames* d'Alain Chartier : un plaidoyer pacifique », *Romania*, 124, 2006, p. 520-533. Altmann (p. 61) rappelle que Chartier n'est pas le premier à connecter la question courtoise à l'actualité : *Le Jugement dou roy de Navarre* de Machaut, par exemple, s'ouvre sur l'épidémie de peste noire de 1348.

cadre bucolique tout de paix et d'harmonie régi par dame Nature, qu'il rencontre (contraste saisissant !) quatre dames éplorées qui souffrent toutes des conséquences de la récente bataille. Azincourt n'est pas nommé (ce qui donne une portée plus générale au propos) mais l'allusion est claire ; peut-être pas nommé parce qu'innommable, point névralgique d'une douleur dont il va être débattu. En effet, laquelle est la plus à plaindre : celle dont l'ami a été tué au champ d'honneur, celle dont l'ami a été fait prisonnier<sup>133</sup>, celle dont l'ami a disparu sans qu'on sache ce qu'il est advenu de lui, ou bien celle dont l'ami a fui devant l'ennemi ? À travers le débat des quatre dames, c'est le code moral de la chevalerie qui est discuté<sup>134</sup>, et avec lui le déclin de l'éthique courtoise, mise à mal par la déloyauté amoureuse, le manque de courage, la perte du sens de l'honneur, l'égoïsme... On devine la réponse : l'amie du fuyard est la plus à plaindre, car au tragique de l'échec s'ajoute le déshonneur, et l'amoureuse déçue souffre d'avoir mal placé son amour<sup>135</sup>. « Et seront ceulx fuitifz trouvez / Qui sont faulx amans esprouvez<sup>136</sup> » : armes et amours sont liées, mais pour le pire, contrairement à la tradition courtoise. Le procès des amants hypocrites s'engage, qui sera poursuivi dans *La Belle Dame sans merci* (1424). Le narrateur refuse toutefois de trancher le débat, quoique la réponse soit fortement suggérée, et désigne sa propre dame pour arbitre, manière commode de revenir à ses amours tout en assurant le bouclage formel du poème. Façon aussi de laisser le dernier mot à une femme, mieux à même de comprendre la situation de ses consœurs<sup>137</sup>, puisque le débat reflète, selon Barbara Altmann, « a gendered reaction to the war, one possible only for those who cannot fight themselves but suffer the consequences<sup>138</sup> ».

133 On a voulu voir en elle Bonne d'Armagnac, épouse de Charles d'Orléans, mais beaucoup d'autres femmes étaient dans la même situation ; l'anonymat des protagonistes accentue la portée exemplaire des situations évoquées.

134 Voir C. Taylor, « Alain Chartier and Chivalry : Debating Knighthood in the Context of the Hundred Years War », *A Companion to Alain Chartier (c. 1385-1430). Father of French Eloquence*, éd. D. Delogu, J. McRae et E. Cayley, Leyde-Boston, Brill, 2015, p. 141-162.

135 *Livre des quatre dames*, v. 2589-2592. Le désarroi de cette dame trahie par son indigne amant est comparable à celui de dame France trahie, entre autres, par le Chevalier dans le *Quadrilogue invectif*.

136 *Livre des quatre dames*, v. 2746-2747.

137 *Livre des quatre dames*, v. 3376-3381.

138 Altmann, « Alain Chartier's *Livre des Quatre Dames* », p. 69. La seconde dame fait appel à la pitié des « dames d'Angleterre » (v. 1798) et leur rappelle qu'elles aussi sont de potentielles victimes de la poursuite de la guerre (v. 1809-1815). La solidarité féminine transcende les clivages nationalistes, comme le montre Altmann, p. 70.

À travers ces quatre voix, la « maudicte journée » d'Azincourt fait sortir le lyrisme des conventions rhétoriques, en laissant entendre les émotions éprouvées par celles que le désastre affecte directement. Les quatre malheureuses font assaut de tristesse et poussent l'expression du sentiment à son paroxysme, jusqu'à la tentation du suicide<sup>139</sup>.

## CONCLUSION

*Desarroy* : ce mot récurrent dans notre corpus<sup>140</sup> résume, au propre (désorganisation de l'armée) comme au figuré (détresse morale), ce qu'ont vécu les Français à Azincourt. S'ensuit un cortège d'émotions, diversement modulées d'un texte à l'autre : honte, affliction, pitié, colère, mépris. Le souvenir mal digéré de Courtrai et de Poitiers avait dicté aux chevaliers français un désir de revanche inconsidéré à Azincourt<sup>141</sup>. Consigner une défaite aussi cinglante était une douleur supplémentaire, nécessaire pour manifester rétrospectivement dans l'écriture une meilleure intelligence des faits que sur le champ de bataille – quand bien même le partage des auteurs, tantôt fidèles au roi de France, tantôt d'obéissance bourguignonne, empêchait d'aboutir à une interprétation totalement consensuelle. En outre, peu d'auteurs étaient informés par des témoins directs, faute de rescapés ; ils s'entrelisaient et se recopiaient<sup>142</sup>, à plusieurs décennies de distance. Ce travail de mémoire suffisait-il donc à garantir l'avenir ? Les années suivantes allaient voir de nouvelles batailles rangées très mal tourner pour les Français (Cravant, 1423 ; Verneuil, 1424), avant l'intervention aussi cruciale que brève de Jeanne d'Arc (victoire de Patay, 1429). Il reste difficile de savoir si les textes de notre corpus furent connus de Charles VII, réputé amateur d'histoire ancienne et de chroniques<sup>143</sup>. Bien conseillé

139 *Livre des quatre dames*, v. 650-654 et 1826.

140 Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII*, ms. BnF fr. 5054, fol. 12<sup>r</sup> ; *Chronique de Gilles le Bouvier*, p. 99 ; *Des droiz de la couronne de France*, p. 314 et 444.

141 Toureille, *D'Azincourt à Marignan*, p. 17.

142 La compilation est à l'époque une pratique d'écriture courante, qui peut expliquer certaines récurrences d'un texte à l'autre.

143 P. Contamine, *Charles VII. Une vie, une politique*, Paris, Perrin, 2017, p. 422-424. Georges Chastellain écrit que Charles VII, doué de « vive et fresche memoire », « estoit historien

surtout, il réforma l'armée (création des compagnies d'ordonnance en 1445, des francs-archers en 1448) ; ses troupes réorganisées assurèrent la reconquête de la Normandie et de la Guyenne, jusqu'à la victoire finale de Castillon en 1453. Au demeurant, Azincourt n'était pas qu'une affaire d'hommes : une part du pathétique est prise en charge dans les textes par les femmes endeuillées ; lesquelles restent, dans le *Livre des quatre dames*, les gardiennes du sens de l'honneur quand les hommes ont montré leur indignité... Enfin, bon nombre de ces témoignages laissent percevoir une grande lassitude de la guerre et une profonde aspiration à la paix.

Florence BOUCHET  
Université Toulouse-Jean Jaurès  
PLH-ELH (EA 4601)

---

grant, beau raconteur, bon latiniste et bien sage en conseil » (*Chronique*, t. II, p. 184).